

## Ana Laura Prates

### Ce que l'analyste répond

En 1969, Lacan écrit que le symptôme de l'enfant « se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale » : la vérité du couple parental. L'emploi du verbe « répondre », attribué à la position de l'enfant dans ce contexte, peut avoir aussi le sens de « correspondre », comme dans le poème de Baudelaire <sup>1</sup> *Correspondances* : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent <sup>2</sup>. » Cette « correspondance » entre l'Autre et le sujet renvoie à l'irréductible de la transmission d'un désir qui ne soit pas anonyme <sup>3</sup>.

Il y a une topologie dans la transmission, qui renforce sa connotation d'envoi, de quelque chose qui passe d'une place à une autre. Nous nous souvenons ici de *La Lettre volée*, d'Edgar Allan Poe, et du séminaire que Lacan lui consacre : ce qui manque à sa place, c'est le symbolique, vu que le réel, le sujet, « l'emporte collé à sa semelle ». Quand il s'agit du sujet de l'inconscient, du désir et du manque, la lettre – dans son efficacité symbolique – arrive toujours à destination. Or, si c'est à l'Autre de transmettre la castration, c'est au sujet d'en répondre. Dans un premier temps, nous pourrions affirmer que la réponse du sujet au manque de l'Autre est le fantasme qui soutient le symptôme en tant que métaphore. Mais Lacan avance du *pas de sens* de la métaphore au *sans sens* de la jouissance. Si à partir de la lettre, en tant que distincte du signifiant, nous pouvons écrire un discours sans paroles, c'est parce qu'il y a une impossibilité logique du côté du père. C'est là où le père est un lieu « vide et sans communication <sup>4</sup> »

1. C. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Paris, Librairie Marcel Didier, 1961.

2. Je dois cette observation et la référence à ce poème à Silmia Sobreira.

3. J. Lacan, « Note sur l'enfant » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 110.

(sans réponse) qu'il exerce sa fonction de transmission, non seulement du sens qui insiste et consiste, mais surtout d'une orientation qui pointe vers le réel qui *ex-siste* et vers *La* femme qu'il n'y a pas. À la vérité du couple parental – il n'y a pas de rapport sexuel –, le sujet, réponse du réel, co-répond avec le symptôme, un mode singulier de jouissance.

C'est avec cette lettre dans la poche qu'on arrive chez le psychanalyste, celui dont l'offre rend possible l'écriture du seul discours qui agence l'objet *a* à la place du semblant. Voilà la possibilité inédite d'un dispositif qui en accueillant la *co-respondance* entre le sujet et l'Autre permettra pourtant l'écriture d'une lettre qui ne soit plus une lettre « volée <sup>5</sup> ». Cela ne veut pourtant pas dire que Lacan élève l'analyste – comme le voulait Derrida – au rang de « facteur de la vérité ». Loin de là !

Quelle est donc la réponse de l'analyste face aux modes réducteurs de la demande névrotique qui opèrent l'exclusion du réel comme impossible ? L'analyste, avec son acte, répond avec « l'équivoque dont chacune [lalangue] se distingue <sup>6</sup> ». Ainsi, si la réponse de l'analyste – radicalement originale dans la civilisation – récupère d'un côté la correspondance égarée entre le sujet et l'Autre, c'est seulement pour embrouiller ses lettres en les vidant de leur sens. C'est la pratique de l'analyste qui « doit rendre compte de ce que, coupures du discours, il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine <sup>7</sup> ». Voilà la *po-éthique* de l'acte analytique. En 1977, Lacan lance une provocation : le psychanalyste serait-il suffisamment poète ? Ici, la réponse de l'interprétation rencontre la voie par laquelle on privilégie l'homophonie et les jeux avec la langue. Quant à ces jeux, dit Lacan, « que les poètes en fassent calcul et que le psychanalyste s'en serve là où il convient <sup>8</sup> ». La suffisance poétique du psychanalyste est ainsi, depuis toujours, dans le calcul tactique et dans la convenance de la réponse à l'orientation réelle du nœud borroméen qui forclôt le sens. À l'homophonie, nous pourrions

5. N.d.T. : Jeu de mots en portugais, intraduisible en français : « rouhada », terme signifiant littéralement « volée », mais qui en langage argotique veut dire « être dans le pétrin ».

6. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 490.

7. *Ibid.*, p. 478.

8. *Ibid.*, p. 491.

ajouter l'homonymie et le jeu « inter-langues », dont le paradigme est le texte de Joyce. On dit que le texte de Joyce n'a pas de sens. En effet, sur le plan sémantique, il y a un échec patent dans la signification. Mais, quant au sens, il y a une si grande prolifération qu'il perd de la valeur, pointant ainsi vers l'*ab-sens*. Il ne s'agit d'aucune façon d'une écriture automatique. Chaque phrase de Joyce a été construite comme une sculpture, de façon totalement artificielle et calculée. Lacan fait de cela une espèce de paradigme méthodologique : passer par le sens, s'en servir jusqu'à l'usure, puis déplacer son poids vers le poids du réel.

Or, si la correspondance entre le langage et le réel est de l'ordre de l'impossible, si la transmission intégrale est impossible, la question qui ne se tait pas est la suivante : quelle est la réponse éthique du psychanalyste lorsque le destin du message devient l'*ab-sens* du rapport sexuel humain, pris aux mots ? Là est la question clinique et éthique essentielle : la psychanalyse vise non pas tant la vérité derrière ce que cela veut dire mais, plutôt, le fait « qu'il se dise ». Ainsi, on raye la différence entre vérité et escroquerie. Mais, attention : cette non-prétention de la vérité ne justifie absolument pas un relativisme de la déconstruction, parce que les « vérités menteuses » pointent toutes vers le réel du fait que la jouissance est la castration. Voilà la hardiesse clinique et éthique que la psychanalyse offre : le pari du bien-dire comme réponse du psychanalyste face à l'impossible de dire tout, c'est ce qu'on attend de la clinique de la passe. Dans les mots de Jorge Semprun : « Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage <sup>9</sup>. » Construction d'un artifice : emprunter la matérialité de la lettre au témoignage n'est donc pas quelque chose de spontané et exige un désir décidé, là où il n'y a pas d'Autre qui réponde, ni de sujet qui co-réponde. Là où il n'y a pas de « facteur de la vérité », il y a cependant quelque chose que la lettre porte : « Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine <sup>10</sup>. »

Nous en sommes, dans notre École, à affronter le défi de répondre à la question sur les conséquences, en soutenant ce pari, en donnant voix au témoignage, amplifiant nos chuchotements dans la

9. J. Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994.

10. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 14.

mensuel 69

*Polis*, sans nous résigner au « mutisme affligé <sup>11</sup> », qu'illustre si bien la magnifique photo de l'installation d'Anish Kapoor sur l'affiche de notre Rendez-vous.

*Traduction de Elisabeth Thamer.*

11. C. Soler, « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? », *Wunsch*, n° 8, Bulletin international de l'EPFCL, p. 22.